

■■■ soutirait secrets bancaires, diplomatiques ou militaires. Presque tous finirent en toxicomanes des plaisirs qu'elle distillait au compte-gouttes, faisant de son corps plus qu'une terre rare, l'allégorie d'un capitalisme en pleine expansion.

Cynique. La clé de son succès ? L'art d'humilier. Elle aurait pu dire de ces amants ce qu'elle affirma de ses rivales des Tuileries : « *Je les égale par ma naissance. Je les surpasse par ma beauté. Je les juge par mon esprit.* » L'amour ? Du vent pour les idiots. Son fils lui-même n'aura jamais droit qu'aux brèves apparitions d'une mère qui le faisait poser comme une poupée dans ses photos: l'Arlésienne finira par faire de ce garçon qui l'idolâtrait son pire ennemi.

Un seul homme échappa à la cruauté de cette Messaline, le prince Joseph Poniatowski, autrefois l'amant de sa mère. Ce compositeur d'opéras sut éveiller chez la Castiglione un sentiment indéfectible, sans cesser de l'encourager à se prostituer afin de renflouer ses propres caisses, ce qu'elle fera avec la certitude candide d'avoir trouvé l'âme sœur. Ainsi contribua-t-il à la ruiner aussi sûrement qu'elle en



Humaniste. Benedetta Craveri est professeure de littérature française à Naples. Elle a reçu le prix mondial Cino-Del-Duca en 2017.

La clé de son succès ? L'art d'humilier. L'amour ? Du vent pour les idiots.

mit d'autres sur la paille. La fin fut poignante. Seule, difforme et ruinée, la Castiglione se survécut vingt ans dans un entresol lugubre de la place Vendôme, d'où elle ne sortait plus que la nuit. Elle prévit tout pour ses obsèques, jusqu'à la robe noire qu'elle porterait, comme si elle allait épouser la Mort. Ce livre est le tombeau fascinant où elle reposera désormais, sans cœur ni fard, dans tout l'éclat d'un narcissisme auquel Benedetta Craveri, au sommet de son art biographique, tend un miroir à la fois compréhensif et implacable ■

La Contessa, de Benedetta Craveri, traduit de l'italien par Dominique Vittoz (Flammariion, 512 p., 26 €). Benedetta Craveri présentera *La Contessa* dimanche 21 novembre, à 17h30 à l'hôtel de ville de Versailles.

Le docteur Faust est de retour...

... avec une cure de jouvence miraculeuse promise à des quinquagénaires. Un *En thérapie* féministe signé Stéphanie Janicot.

C'est vraiment le livre à lire en ce moment, par une soirée d'hiver ! Un soir à Douarnenez, neuf femmes grelottent sous le crachin au bout d'une jetée. Des bagages à leurs pieds, elles attendent le bateau qui doit les mener sur l'île de Tiranamban, à une heure, peut-être deux, de navigation. Elles ne se connaissent pas. Elles sont prof de khâgne, femme d'affaire, ex-top-modèle, comédienne, mère au foyer, vendeuse à la retraite, veuve, avocate en burn out... et il y a Sydney la journaliste, également narratrice, qui est là pour les observer. Et écrire, certainement, un article. Elles ont toutes la cinquantaine ou plus, des rides et des regrets, et ont mis le prix pour suivre un mystérieux programme leur promettant de « retrouver leurs vingt ans », comme le disait la brochure... Elles sont « hésitantes », écrit Stéphanie Janicot, mais « prêtes à se laisser abuser ». D'autant que, ce soir,



Conteuse. Stéphanie Janicot ausculte avec malice le fantôme de l'éternelle jeunesse.

Une réflexion philosophique sur le temps qui passe, la vie qui fuit et celle que l'on manque, parfois.

c'est la nuit de Walpurgis, fameuse dans les temps anciens pour son « sabbat des sorcières ». La nuit tombe, un type qui ressemble à Charon arrive en barque, « ça fout les jetons » dit l'une d'entre elles. Mais elles embarquent – nous aussi. Parce qu'elles y croient comme à la vie, à cette cure de jeunesse miracle sur « l'île du docteur Faust ». Quel titre, quel incipit, quelle atmosphère étrange et diablement lynchienne ! La suite ne décevra pas. Il y a Faust, bien sûr, mais devenu femme, les gémeaux Narcisse et Hébé, qui s'occupent du jardin paradisiaque, Hermione et Demetra, les cuisinières, Dorian, aux petits soins pour les curistes... et Janicot, qui virevolte avec malice au bal des grands mythes.

Mais le roman offre surtout une réflexion philosophique, aux frontières du fantastique, sur le temps qui passe, la vie qui fuit et celle que l'on manque, parfois. L'introspection de chacune de ces femmes, qui se croient hors d'âge, est pour Janicot l'occasion de leur redonner leur superbe et de nous émouvoir. Le sortilège devient enchantement et fait de ce roman une sorte d'*En thérapie* féministe où Ovide, Goethe, Wilde et Wells dansent au-dessus de cette île-divan si revigorante ■ **MARINE DE TILLY**

L'île du docteur Faust, de Stéphanie Janicot (Albin Michel, 292 p., 19,90 €).